atrophiait les testicules en les froissant entre les doigts, mode de castration que l'on pratique encore, dans l'économie rurale, sur certains animaux en bas âge, comme les veaux, les agneaux, etc., et qui a reçu le nom de *bistournage*. Ces sortes d'*eunuques* ne sont pas entièrement stériles; quelques vaisseaux séminifères peuvent avoir échappé à la distorsion, et l'éjaculation a encore lieu. Pithias, amie d'Aristote, était fille d'un *eunuque* de ce genre. 3° Les *eunuques* auxquels on a totalement enlevé les testicules. Ceux-ci peuvent pourtant entrer en érection et procurer aux femmes une certaine jouissance. Si l'on en croit Juvénal, les dames romaines ne les dédaignaient pas, *quod abortivo non opus est*, dit-il; et, en Orient, les lois mêmes leur permettaient le mariage. 4° Les *eunuques* privés non-seulement des testicules, mais encore de la verge et de tout ce qui appartient aux organes extérieurs de la génération. Cette dernière catégorie, incapable même de tout simulacre de coït, était choisie de préférence pour la garde des harems; leur mutilation est telle, qu'ils ne peuvent uriner sans le secours d'une canule.

La castration a été longtemps pratiquée en Italie pour conserver la voix aux hommes destinés à chanter dans les églises et sur les théâtres, où les femmes n'avaient point le droit de paraître. En France, sous prétexte de prévenir certaines hernies, on a vu, pendant longtemps, des charlatans parcourir les campagnes et pratiquer l'ablation d'un et quelquefois des deux testicules. En 1776, l'Académie de médecine mit un terme à cet abus, en appelant sur ce point l'attention du gouvernement. Les effets de la castration sur l'homme sont d'autant plus prononcés que celle-ci a été pratiquée dans un âge moins avancé. Ainsi, lorsqu'un individu a été châtré avant l'âge de la puberté, les organes qui n'ont pas été enlevés ne se développent plus. Le scrotum, le pénis restent ce qu'ils étaient ou deviennent même plus petits. Les poils, qui, à cet âge, commencent à paraître au pubis, aux aisselles, sur la poitrine, manquent complétement; la barbe même fait défaut, absolument comme chez la femme. Chez les animaux eux-mêmes, les cornes, les ergots, les crêtes, qui sont l'attribut du mâle, ne se développent pas après la castration. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la sympathie qui existe entre les organes de la génération et l'organe de la voix. Celle-ci ne change pas; elle reste dans l'âge mûr ce qu'elle était dans l'enfance, et cela tient à un arrêt de développement des cartilages du larynx et des cordes vocales. C'est ce qu'a pu constater Dupuytren par la dissection de ces parties sur un *eunuque* qui avait été châtré dans l'enfance. Le cervelet est, non-seulement chez l'homme, mais même chez les animaux, beaucoup moins développé. Outre ces modifications, on remarque encore de grands changements dans tout l'organisme des *eunuques :* leur peau, privée de poils, est plus blanche, plus molle, plus douce; les cheveux, plus soyeux, plus beaux, persistent plus longtemps; les chairs sont plus molles; une pâleur féminine et des traits moins accentués caractérisent leur visage; ils sont assez souvent, en Orient, recherchés par les hommes. Chez eux, comme chez la femme, c'est surtout le système lymphatique qui domine; ils ont le squelette peu développé, des formes arrondies, des cuisses grosses, les jambes gonflées, le ventre mou et relâché; ils sont toujours doués d'un agréable embonpoint. Tels sont les changements que la science a pu, de tout temps, observer sur les individus soumis à la castration; mais quand il s'agit d'expliquer comment l'ablation des testicules peut les produire, il se présente de grandes difficultés, parce qu'on ne peut saisir la connexion intime des organes génitaux avec le reste de l'économie. On comprend que, pour ce qui est des phénomènes, pour ainsi dire locaux, comme l'atrophie du pénis, du scrotum, la non-apparition des poils, l'esprit peut facilement les concevoir, vu la relation qui existe dans les fonctions de ces différentes parties. Quant aux phénomènes généraux, on les explique de deux manières : par l'influence directe du sperme sur le sang, ou par la réaction du système nerveux génital sur les grands centres nerveux. Dans le premier cas, on se fonde sur l'hypothèse que le sperme, dans l'homme parfait, est destiné à être en partie résorbé, à passer dans le torrent circulatoire pour retremper en quelque sorte le sang, qui porte la force et la vigueur dans toute l'économie (ceci est prouvé par l'extrême faiblesse qui suit les grandes pertes séminales); or, ce même sperme venant à manquer complétement chez les *eunuques*, ils perdent ainsi quelques-unes des propriétés vitales du sexe masculin; de là la faiblesse qui se montre dans toute l'économie et la constitution particulière aux *eunuques*. D'un autre côté, le système nerveux génital se trouvant intimement uni avec les autres parties nerveuses, il est naturel d'admettre que, la réaction du premier sur le second système n'existant plus, il doit se produire une modification profonde dans toute l'économie, modification qui se traduit par les phénomènes précédemment décrits. Il est difficile de dire quelle est la meilleure de ces deux théories; mais on serait peut-être plus dans le vrai en admettant l'influence double du système nerveux et du système sanguin.

Si l'on passe du physique au moral, la dégradation des *eunuques* ne sera pas moins remarquable. Incapables de se défendre à cause de leur faiblesse, ils subissent volontiers le joug d'un plus fort pour obtenir sa protection. L'esclavage même ne leur paraît pas insupportable, et, pour l'adoucir, il n'est point de bassesses et d'ignominies dont ils ne soient capables. Dans leurs rapports, ils n'emploient que l'intrigue, l'astuce et la flatterie. Ceux qui sont commis à la garde des femmes rivalisent avec elles de ruse et d'hypocrisie pour les surprendre et capter ainsi les bonnes grâces du maître. Soit que le non-développement du cervelet, siége des plaisirs voluptueux, ait entravé celui des autres parties du cerveau; soit que la réaction produite par le système nerveux génital sur les autres centres nerveux où règne l'intellect ne s'opère pas chez les *eunuques*, il est certain que ces êtres mutilés sont peu remarquables par les qualités de l'esprit. On trouve à peine le nom de quelques-uns dans l'histoire, et encore ils sont souvent plus célèbres par leurs crimes que par leurs talents.

En général, les *eunuques* qui ont été opérés dans le jeune âge sont privés de désirs vénériens et voient les femmes avec indifférence; mais il n'en est pas ainsi des autres qui, exposés au contact des femmes et témoins des plaisirs d'autrui, regrettent sans cesse la perte qu'ils ont faite. Il est probable même que cette impuissance à laquelle ils se voient réduits influe beaucoup sur leur caractère et contribue à les rendre méchants. Gall dit avoir remarqué que, chez les *eunuques*, le lobe postérieur du cerveau (où il place l'amour maternel) est très-développé; d'où, si cette remarque est exacte, ce goût prononcé des *eunuques* pour les enfants.

Les fonctions de nutrition se font chez les *eunuques* plus lentement que chez les autres hommes. Ainsi, ils mangent moins; une nourriture moins substantielle leur suffit. Leur transpiration est acidule et n'a pas l'odeur caractéristique du sexe mâle. On sait qu'il y a certains animaux dont la chair n'est mangeable que longtemps après la castration. On dit que les *eunuques* sont moins sujets aux maladies que les hommes, et il doit en être ainsi, au moins pour certaines affections, les calculs urinaires, par exemple, puisque leur urine est bien moins riche en urée et en substances animalisées. Hippocrate prétend qu'ils sont exempts de la goutte; Ramazzini, des hernies, ce qui pourrait s'expliquer par la laxité de leur abdomen.

Lorsque l'*eunuque* a été mutilé après l'âge de la puberté, c'est-à-dire vers l'âge de vingt ans ou au delà, il conserve tous les désirs et tous les besoins qu'il éprouvait auparavant; car le siége du désir n'est plus seulement dans les organes génitaux, mais dans le cervelet qui, à cet âge, a acquis son entier développement. La voix et la barbe se conservent quelques années; mais l'individu finit toujours par prendre graduellement tous les caractères physiques et physiologiques de l'*eunuque*, tels que nous venons de les décrire.

Selon Paul Zacchias, on aurait jadis châtré les femmes en Allemagne. Adramasis, roi des Libyens, aurait aussi, au dire d'Athénée, fait châtrer des femmes pour s'en servir comme des *eunuques;* mais ces assertions n'offrent rien d'authentique. On rapporte encore un fait qui n'est peut-être pas plus certain. C'est celui d'un châtreur de porcs qui, pour punir sa fille de ses débauches, aurait pratiqué sur elle la castration, et l'opération aurait très-bien réussi. Quoi qu'il en soit, le danger pour les femmes que l'on voudrait châtrer serait beaucoup plus grand que pour les hommes; car, chez elles, la castration consiste dans l'ablation des ovaires et non dans celle du clitoris et des lèvres de la vulve. On dit, et probablement par analogie seulement, que les femmes châtrées éprouvent des changements inverses à ceux des hommes *eunuques :* tandis que ces derniers acquièrent un caractère et des formes féminines, les femmes, au contraire, tendent à revêtir les apparences extérieures et les sentiments du sexe masculin. Ainsi, les mamelles s'atrophient peu à peu et disparaissent; des poils se développent au menton, sur la poitrine et sur différentes parties du corps; les traits de la physionomie deviennent de plus en plus accentués et se rapprochent, par leur expression, de ceux de l'homme; les formes arrondies font place à des saillies musculaires, et les sentiments doux et aimables disparaissent pour toujours. V. CASTRATION.

— Hist. « Le jour où il entre en servitude, l'esclave perd la moitié des vertus de l'homme, » a dit Homère; on pourrait dire non moins justement : « Le jour où l'*eunuque* est dépouillé des signes de la virilité, il perd tout sentiment de la dignité humaine. » L'abaissement du caractère produit par de semblables mutilations, nous l'avons déjà remarqué tout à l'heure, est une règle générale qui n'est point infirmée par les rares exceptions qu'en peut fournir l'histoire. Pour des millions d'*eunuques* qui ont déshonoré la nature humaine, quelques-uns seulement se sont rendus célèbres par leur talent ou par le rôle important qu'ils ont joué dans la politique. Certains historiens, plus amoureux du paradoxe que soucieux de la vérité, ont prétendu trouver dans leur infortune même la cause de leur illustration; ils ont soutenu que la femme était un des plus grands écueils semés sur la route des hommes politiques, et que les *eunuques*, à l'abri de ce danger, pouvaient se donner complétement au soin de leur fortune et de leur ambition. Au point de vue historique, cette assertion est doublement fausse, l'amour est un des ressorts les plus puissants qui agissent sur le cœur humain, et ce sentiment a excité plus de nobles actions qu'il n'a énervé de caractères vraiment forts; de plus, les *eunuques* qui ont joué un grand rôle y sont arrivés moins par leurs talents réels et leur application constante que par leur servilité sans égale, leur complaisance qui ne reculait devant aucun de ces sacrifices qui eussent révolté même le plus plat courtisan. Lorsque Artaxerxès repassa le Pont-Euxin, après avoir été battu par les Grecs, une tempête s'éleva et le pilote déclara que le vaisseau, trop chargé, était menacé de sombrer; alors on vit les plus grands seigneurs de la cour venir s'incliner devant le grand roi, et se précipiter dans les flots pour sauver sa vie précieuse. Eh bien! parmi tous ces princes qui faisaient si volontiers le sacrifice de leur vie, bien peu eussent consenti à remplir l'office de Bagoas, et à se prêter à ces familiarités honteuses qui en avaient fait le favori de Darius et qui lui concilièrent l'amitié d'Alexandre.

On dit que ce fut Sémiramis qui, la première, eut l'idée de faire mutiler des malheureux pour son service domestique; mais, cette assertion, purement traditionnelle, ne s'appuie sur aucun témoignage historique. Ce qu'on sait de bien positif, c'est que les Assyriens, les Mèdes et les Perses avaient des *eunuques*. C'est là surtout, en Orient, qu'il faut chercher les *eunuques;* les palais en étaient peuplés et ils y remplissaient les premières places. Putiphar était un *eunuque* du pharaon dont parle Moïse, ce qui rend bien plus excusable l'amour de sa femme pour Joseph. Hérodote raconte en ces termes l'histoire de l'*eunuque* Hermotime : « Je ne connais, dit-il, personne qui se soit plus cruellement vengé d'une injure qu'Hermotime, qui tenait le premier rang parmi les *eunuques* de Xerxès. Ayant été pris par des ennemis, il fut vendu à Pannonius, de l'île de Chio. Cet homme vivait d'un trafic infâme : il achetait les jeunes garçons de bonne mine, les faisait *eunuques* et les menait à Ephèse, où il les vendait très-cher; car la fidélité des *eunuques* les rend, chez les barbares, plus précieux que les autres hommes. Pannonius, qui vivait, dis-je, de ce trafic, fit *eunuques* un grand nombre de jeunes garçons, et, entre autres, Hermotime. Cet Hermotime ne fut pas malheureux en tout. Conduit de Sardes au roi, il parvint avec le temps, auprès de Xerxès, à un plus haut degré de faveur que les autres *eunuques*. Tandis que le roi était à Sardes et qu'il se disposait à marcher avec ses troupes contre Athènes, Hermotime, étant allé pour quelques affaires dans un canton de la Mysie cultivé par les habitants de Chio, y rencontra Pannonius. L'ayant reconnu, il lui témoigna beaucoup d'amitié; et, commençant par un grand détail des biens qu'il lui avait procurés, il passa ensuite à ceux qu'il promettait de lui faire par reconnaissance s'il voulait venir avec toute sa famille demeurer chez lui. Pannonius, charmé de ses offres, se rendit chez Hermotime avec sa femme et ses enfants. Quand celui-ci l'eut en sa puissance avec toute sa famille : « O le » plus scélérat de tous les hommes! lui dit-il, » toi qui gagnes ta vie au plus infâme métier, » quel mal t'avions-nous fait, moi et les miens, » à toi ou à quelqu'un des tiens, pour m'avoir » privé de mon sexe et m'avoir réduit à n'ê- » tre plus rien? T'étais-tu donc imaginé que » les dieux n'auraient aucune connaissance de » ton action? Scélérat! par un juste juge- » ment ils t'ont fait tomber entre mes mains » au moyen d'un appât trompeur, afin que tu » ne puisses te plaindre du châtiment que je » vais t'infliger. » Après ces reproches, il se fit amener les quatre enfants de Pannonius, et le força de les mutiler lui-même. Pannonius, s'y voyant contraint, le fit, et cet ordre fut exécuté. Hermotime obligea ensuite les enfants à faire la même opération à leur père. C'est ainsi que fut puni Pannonius et qu'Hermotime se vengea. »

Disons aussi quelque chose de l'*eunuque* Combabus, dont l'histoire est des plus curieuses. Combabus était favori d'un roi d'Assyrie, et fut choisi par lui pour accompagner la reine Stratonice dans un pèlerinage que celle-ci voulait faire et qui ne devait pas durer moins de deux ou trois ans. Prévoyant que les courtisans ne manqueraient pas de profiter d'une pareille circonstance pour le perdre, et qu'on l'accuserait auprès de son maître d'avoir séduit la reine, il se fit pratiquer la même opération qu'Origène, mit les pièces dans une boîte qu'il scella et confia au roi en dépôt. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver : Stratonice, fatiguée de son veuvage prolongé, et séduite par la beauté de Combabus, alla le trouver un soir qu'elle s'était enivrée et lui découvrit sa passion. Celui-ci ne put la faire revenir à la raison qu'en lui révélant le piteux état dans lequel il s'était mis. Il n'en fut pas moins accusé auprès du roi, et des témoins assurèrent l'avoir vu en conversation criminelle. On le conduisait au supplice, lorsqu'il pria le roi d'ouvrir la boîte qu'il lui avait confiée avant son départ, et c'est de cette façon qu'il établit son innocence.

De l'Orient, les *eunuques* passèrent à Rome et remplacèrent bientôt les affranchis dans la faveur impériale. Sous le règne d'Héliogabale, ils furent tout-puissants; mais c'est surtout à Constantinople qu'ils régnèrent en maîtres. Eusèbe, favori et grand chambellan de Constance II, en remplit le palais, et l'empire d'Orient fut désormais livré à leur discrétion. Parmi ceux dont l'histoire a gardé le souvenir, il faut citer Eutrope, ce misérable esclave, assemblage de tous les vices, et Narsès, qui, du moins, avait des talents remarquables. C'est à lui que l'impératrice envoya une quenouille, en disant que c'était la seule arme qui convînt aux hommes de son espèce. L'invasion des barbares appelés par Narsès punit ces paroles imprudentes d'une femme en colère. Le nombre des *eunuques* était alors si nombreux que l'un des conciles de Nicée interdit les ordres sacrés à ceux qui avaient été mutilés par accident, ou qui avaient pratiqué sur eux-mêmes cette opération. Néanmoins, parmi les patriarches de Constantinople, quatre furent *eunuques :* Nicétas, Photius, Ignace et Méthodius. Le fanatisme religieux était venu en aide à cette coutume barbare : Origène s'était mutilé lui-même, afin de mieux résister aux tentations de la chair; vers le milieu du XIIIe siècle, Valésius, philosophe chrétien d'Arabie, prétendit que la concupiscence agissait sur l'homme avec tant de violence, qu'on ne pouvait lui résister sans le secours de la grâce, et que, pour se sauver, il fallait de toute nécessité se faire *eunuque*. Cette belle découverte trouva de nombreux partisans, connus dans l'histoire de l'Eglise sous le nom de *valésiens*. Ils réduisaient à l'état d'*eunuques*, de gré ou de force, non-seulement ceux qui embrassaient leur secte, mais encore leurs amis, leurs hôtes et même les étrangers qui avaient le malheur de s'aventurer dans leur pays. V. VALÉSIENS.

En succédant aux empereurs byzantins, les Turcs adoptèrent leurs coutumes. Leurs palais furent remplis d'*eunuques*, dont quelques-uns ont occupé parfois les premiers postes de l'empire. Un très-petit nombre, il est vrai, ont montré des talents exceptionnels; parmi eux, il faut citer Ali, le vaillant général de Soliman II, qui commandait l'armée turque lors de l'invasion de la Hongrie, en 1556. De Thou raconte que, dans cette expédition, les chrétiens ayant surpris une ville qui était au pouvoir des Turcs, on dépêcha aussitôt un courrier à Ali pour lui apprendre cette nouvelle. Comme ce courrier ne la lui annonçait qu'en tremblant, et que, par la tristesse répandue sur son visage, il faisait connaître à Ali qu'il s'agissait d'un grand malheur, le pacha se moqua de sa consternation d'une manière qui fit rire tous les assistants, et, peu touché de la perte d'une place qu'il pouvait facilement reprendre, il lui dit : « Insensé! de quoi me parles-tu? de quelle perte fâcheuse viens-tu m'entretenir? Voilà, ajouta-t-il, en montrant la place de sa mutilation, voilà une perte vraiment déplorable pour moi, puisqu'elle m'a privé de ce qui me faisait homme. » Ces paroles du général turc rappellent le mot d'une princesse de la cour de France au XVIe siècle. Un jour qu'elle passait dans sa litière fermée, elle entendit un aveugle qui lui demandait l'aumône en ces termes : « Ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a perdu toutes les joies de la vie! — Tiens! fit-elle, c'est donc un *eunuque?* »

Au moyen âge, les *eunuques* étaient nombreux, et cela pour plusieurs causes. D'abord la mutilation était un châtiment souvent infligé aux prisonniers de guerre. Luitprand, chroniqueur du Xe siècle, raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Théobald, marquis de Spolète, se trouvant en guerre avec les Grecs, s'empara d'un certain nombre d'ennemis et les renvoya après les avoir mutilés. « Alors, dit Luitprand, on vit venir de la forteresse une femme en fureur, les cheveux épars, brûlant d'amour et tremblant pour la virilité de son mari. Déchirant son visage de ses ongles ensanglantés, elle alla se lamenter devant la tente de Théobald. « Femme, lui » dit-il, pourquoi viens-tu ici te plaindre si » bruyamment? — Guerrier, répondit celle-ci, » c'est un crime nouveau et inouï que de faire » la guerre à des femmes innocentes. Aucune » de nous ne descend des Amazones; étran- » gères au métier des armes, nous nous li- » vrons uniquement aux travaux de Minerve. » — Mais quel guerrier insensé a jamais fait » la guerre aux femmes? reprit Théobald. — » Quoi! n'est-ce pas faire aux femmes la » guerre la plus cruelle, n'est-ce pas leur » causer le plus de mal possible, que d'enle- » ver à leurs maris les organes qui donnent » à notre corps la santé, et qui surtout sont » pour nous l'espoir de la postérité? En muti- » lant les hommes, ce n'est pas leur bien, » c'est le nôtre que vous enlevez. La perte de » mes brebis ne m'a pas jusqu'ici fait venir » dans votre camp. J'approuve le dommage » que vous m'avez causé en m'enlevant ces » troupeaux, mais l'autre perte dont je suis » menacée, cette perte cruelle, irréparable, » j'en ai horreur, je la maudis et ne puis m'y » soumettre. Que tous les saints me préser- » vent d'un tel malheur! » A ce discours, tous les assistants se prirent à rire. Cependant son argumentation leur parut si juste, que non-seulement on lui rendit son mari intact, mais encore on lui restitua les troupeaux qu'on lui avait enlevés. Comme elle s'en al-

lait, Théobald lui envoya demander ce qu'il faudrait faire à son mari s'il était repris dans un combat. « Bon! répondit-elle; il a des » yeux, des oreilles, un nez, des mains et des » pieds; toutes ces parties sont à lui, faites-en » ce que vous voudrez; mais respectez les au- » tres, qui sont à votre servante. »

Une autre cause qui multipliait les *eunuques*, c'était l'ignorance des médecins, qui avaient recours à la mutilation pour guérir les hernies. Ambroise Paré s'éleva fortement contre cette pratique, et recommanda de conserver précieusement *ce qui fait la paix de la maison*. D'ailleurs, au moyen âge, on ne rougissait pas beaucoup d'être *eunuque*, et l'on trouve dans le cartulaire de Notre-Dame de Paris une charte où l'un des témoins a signé ainsi : *Signum Alcheri, archipresbyteri et eunuchi*. Parmi les autres *eunuques* qui méritent d'être cités, mentionnons Abailard, dont la piteuse aventure est connue de tous; Paracelse, Boileau, le botaniste Robin et l'académicien Gombaud, dont Saint-Evremond a dit :

Gombaud, pour un châtré, ne manque pas de feu.

Maurepas était soupçonné d'être *eunuque* ou à peu près; aussi le chansonna-t-on de la façon suivante :

Maurepas devient tout-puissant;
V'là c' que c'est que d'être impuissant.

Nous avons déjà dit que les *eunuques* ne peuvent faire partie du clergé catholique, et on a même été jusqu'à avancer, mais nous le rapportons ici sans le certifier, que, le jour où le pape est intronisé, on le fait asseoir sur un siége de marbre où l'on s'assure qu'il est bien un homme complet. L'un des canons du concile tenu à Nicée en 325 porte : « Si quelqu'un a été fait *eunuque*, ou par les médecins dans une maladie, ou par les barbares, qu'il demeure dans le clergé; mais celui qui s'est mutilé lui-même, se trouvant en état de santé, doit être interdit, s'il fait partie du clergé; et, à l'avenir, on ne doit en promouvoir aucun. » Mais il est avec le ciel des accommodements. Voici, en effet, ce que Misson raconte dans son curieux *Voyage en Italie :* « Il faut que je vous dise, pendant qu'il m'en souvient, un assez plaisant secret qu'on a trouvé ici en faveur de certains prêtres musiciens. Vous savez qu'un prêtre doit être un homme complet, et c'est une loi sans exception. Néanmoins, comme on a remarqué que cette perfection du corps apporte quelquefois du désagrément à la voix, et que, d'un autre côté, la douceur de la voix est d'une grande utilité pour mieux insinuer les choses, soit à l'église, soit à l'Opéra, on a trouvé un milieu pour accommoder l'affaire, et il a été convenu qu'un prêtre ajusté pour la musique pourrait exercer la sacrificature aussi bien qu'un autre, pourvu qu'il eût ses *nécessités*, ou, si vous aimez mieux, ses *superfluités* dans sa poche. Je ne voudrais pas m'engager à produire l'acte de ce règlement, qui peut n'avoir été donné que de vive voix; mais, quoi qu'il en soit, je sais de source certaine que la chose existe comme je vous la dis. »

Au mot CASTRAT, nous avons parlé des *eunuques* qui se sont rendus célèbres par leur talent lyrique; terminons cet article par une anecdote toute contemporaine.

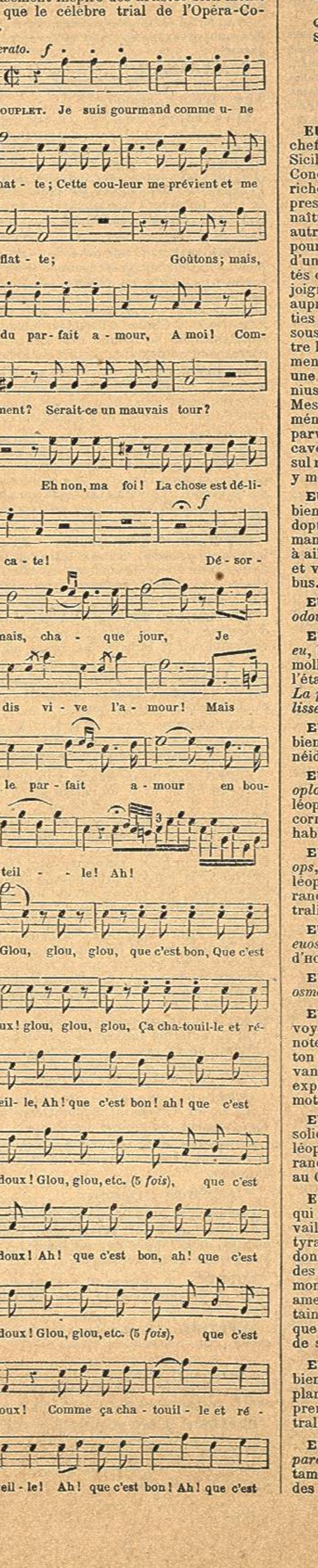
On sait que l'ex-impératrice Eugénie assistait à l'inauguration du canal de l'isthme de Suez (1869). En se rendant en Egypte, elle passa par Constantinople, où elle fut splendidement accueillie par le sultan. Le duc de Cossé-Brissac, qui l'accompagnait en qualité de chambellan, fut de son côté l'objet de mille attentions, de mille prévenances, de mille politesses de la part du grand chef des *eunuques*, personnage de la plus haute importance à la cour du sultan. Au moment de prendre congé de cet excellent homme, qui ne l'avait pas quitté une seconde pendant toute la durée de son séjour, et l'avait fait pénétrer partout, même dans les appartements les plus secrets, le duc de Cossé-Brissac le remercia de toutes ses politesses particulières et lui demanda à quel motif il devait d'en avoir été l'objet. « Oh! monsieur le duc, répondit le grand chef des *eunuques* avec un sourire significatif, je sais les égards que l'on se doit entre *confrères*. »

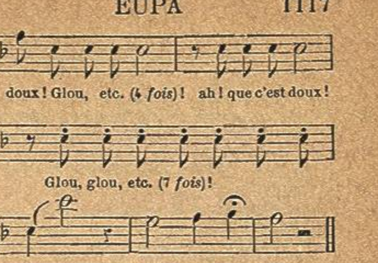
Eunuque (L'), comédie de Térence, représentée l'an de Rome 593. Le fond et le titre en sont empruntés à Ménandre; mais le poëte latin, trouvant la fable grecque trop pauvre de personnages, a tiré du *Flatteur*, autre pièce de son modèle, deux types qu'il a transportés dans sa comédie, un parasite et un soldat fanfaron. Phédria, éperdument amoureux de la courtisane Thaïs, voit avec dépit qu'un autre amant, pour s'attirer ses bonnes grâces, lui a offert en présent une jeune esclave, belle fille de seize ans enlevée par des pirates, et que l'on croit issue d'une noble famille. Phédria ne sait quel don opposer à ce séduisant cadeau. Il achète un eunuque fort cher, quoique vieux et laid, et compte ainsi satisfaire les appétits de luxe dont est dévorée Thaïs. Il est sur le point de le faire conduire chez elle, lorsque survient Chéréa, son frère, un jeune adolescent tout bouillant de fougue et de séve, dans la première ivresse des passions. Il a vu passer la jolie enfant que le rival de son frère a donnée à Thaïs, et il apprend qu'elle demeure chez la courtisane. Parménon, esclave de Phédria, pour favoriser les amours de Chéréa, introduit le jeune homme chez Thaïs à la place de l'eunuque. Là, trouvant bientôt une occasion propice, Chéréa prouve à la jeune Pamphile qu'il n'a d'un eunuque que le nom; mais la ruse se découvre. Thaïs est d'abord furieuse, puis, comprenant que tout peut se réparer par un mariage, elle prouve que la jeune Pamphile est citoyenne d'Athènes et d'une des meilleures familles de cette ville. Grâce à elle, Chéréa épouse Pamphile. « Tel est, dit M. Pierron, le nœud de la pièce; mais ce qui la remplit véritablement, c'est l'amour de Phédria, le frère du faux eunuque, pour la courtisane Thaïs; ce sont leurs démêlés avec le bravache Thrason; c'est Gnathon, le spirituel parasite, qui finit par mettre tout le monde d'accord et qui fait accepter à Phédria un compromis en vertu duquel il souffrira chez Thaïs la présence de Thrason en qualité de protecteur sérieux. »

La plaisante physionomie des deux types du bravache et du parasite, transportés par Térence du *Flatteur* dans l'*Eunuque*, prête quelque gaieté et même un certain air de bouffonnerie à quelques scènes de sa comédie. La Fontaine, qui, en 1654, donna une imitation de l'*Eunuque* en cinq actes et en vers, professait pour son modèle l'admiration la plus vive : « Peu de personnes ignorent de combien d'agréments est rempli l'*Eunuque* latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres; il n'est point embarrassé d'incidents confus; il n'est point chargé d'ornements inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine et tous les moyens y acheminent à la fois. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité, que Plaute ignorait, s'y rencontrent partout. Le parasite n'y est point goulu par delà la vraisemblance, le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie; les expressions y sont pures, les pensées délicates, et, pour comble de louange, la nature y instruit tous les personnages et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurais jamais fini d'examiner toutes les beautés de l'*Eunuque :* les moins clairvoyants s'en sont aperçus aussi bien que moi. » Cet éloge est exagéré, au moins quant à ce qui regarde les mœurs, et La Fontaine l'a bien senti, puisqu'il a changé la scène brutale du viol en un simple vol de baisers. M. Michel Carré a imité la réserve du grand fabuliste, dans l'*Eunuque* qu'il a fait jouer en 1845.

La pièce de Térence obtint un si grand succès qu'il fallut la donner deux fois le même jour, et Suétone nous apprend qu'elle valut à son auteur 8,000 sesterces, la plus forte somme qu'on eût payée jusque-là à un auteur dramatique. Brueys et Palaprat se seraient estimés fort heureux si l'imitation qu'ils en ont donnée sous le titre du *Muet* leur eût seulement rapporté le quart de cette somme. Et cependant la pièce de Térence n'était autre chose qu'une copie. « C'est l'*Eunuque* de Ménandre que nous allons représenter, » dit-il franchement dans le prologue. Mais, dans cette copie, rien ne sent le copiste; rien de maladroit ni de faible; nulle disparate, nul tâtonnement, nulle retouche : c'est toujours la même pureté, la même perfection de style. Reste la morale, qui n'est rien moins qu'irréprochable; car, d'après la remarque de M. Pierron, l'auteur « n'a de chaste que l'apparence, et, s'il ne se montre ni brutal ni grossier, il n'en est peut-être que plus dangereux. » On chercherait en vain une instruction, un profit à retirer de cette comédie; elle laisse à désirer tout autant sous ce rapport que du côté du souffle et de l'inspiration comique. Une citation fera juger de ce que Varron appelait la *médiocrité* de Térence. « Dieux immortels! qu'un homme l'emporte sur un autre homme! Quelle différence d'un homme d'esprit à un sot! Voici, au reste, ce qui m'a fait faire cette réflexion. J'ai rencontré aujourd'hui un individu, d'ici comme moi et de ma condition, homme de bonnes manières et qui avait, comme moi, dévoré son patrimoine. Je le vois tout malpropre, dégoûtant, efflanqué, dépenaillé, décrépit. « Que signifie, lui dis-je, cet accoutre- » ment? — Que j'ai perdu ce que je possédais. » Hélas! où en suis-je réduit! Connaissances, » amis, tout le monde m'abandonne. » Alors je le méprisai en songeant à moi. « Quoi! lui » dis-je, homme sans courage, t'es-tu donc » arrangé de façon à n'avoir plus en toi dé- » sormais nulle ressource? As-tu perdu la » raison en même temps que ton bien? Me » vois-tu, moi, simplement ton égal? Vois-tu » ce bon air, ce teint fleuri, cette mise, cet » embonpoint? J'ai tout et je n'ai rien : n'ayant » rien, rien pourtant ne me manque. — Mais » il y a un malheur, c'est que je ne sais ni » faire le plaisant ni supporter les coups. — » Quoi! t'imagines-tu que c'est ainsi qu'on s'y » prend? Tu te trompes du tout au tout. Jadis » on gagnait sa vie à ce métier; oui, dans » l'autre siècle; mais nous avons aujourd'hui » une pipée d'autre genre, et, de plus, c'est » moi l'inventeur de cette méthode nouvelle. » Il y a une espèce de gens qui ont la préten- » tion d'être les premiers en tout et qui ne le » sont pas : c'est à eux que je m'attache; je » ne leur fournis point à rire à mes dépens, » mais je ris avec eux de compagnie, en m'ex- » tasiant sur leur esprit. Quoi qu'ils disent, » j'applaudis; disent-ils ensuite le contraire, » j'applaudis encore. On dit non, je dis non; » on dit oui, je dis oui. En un mot, j'ai pris » sur moi d'approuver toujours et quand même. » Voilà le bon métier aujourd'hui, et sans » comparaison. »

Eunuque (CHANSON DE L'), extraite du *Caïd;* paroles de Sauvage, musique d'A. Thomas. Avec quelle voix impossible Sainte-Foy chantait ces couplets bouffons, quelles intonations bizarres, quels gloussements efféminés, c'est ce qu'il nous est impossible de traduire par des mots. L'artiste s'était incarné dans le personnage de l'oriental castrat de manière à défier, dans ce rôle, toute rivalité présente et future. Disons aussi, pour être juste, qu'en dehors de l'interprétation de l'artiste la musique de cette page est d'une grande valeur et eût heureusement inspiré des artistes bien moins doués que le célèbre trial de l'Opéra-Comique.





DEUXIÈME COUPLET.

Au paradis du saint prophète
Patiemment j'attends que l'on m'admette.
A quoi bon l'éternel amour
Que les houris donnent en ce séjour?
Si cet amour était cette eau vermeille,
Oh! j'irais, dès ce jour,
Chantant : Vive l'amour!
Mais... le parfait amour
En bouteille!
Ah! glou, glou, etc.

EUNUS, esclave syrien, natif d'Apamée, chef de la première révolte des esclaves de Sicile contre les Romains (135-133 av. J.-C.). Conduit en Sicile, il y devint l'esclave d'un riche citoyen d'Enna, acquit, par des tours de prestidigitation et par sa prétention à connaître l'avenir, une grande influence sur les autres esclaves, et passa bientôt parmi eux pour un être extraordinaire. Les esclaves d'un nommé Damophile, indignés des cruautés de leur maître, s'étant révoltés, Eunus se joignit à eux, devint leur chef, vit accourir auprès de lui des esclaves de toutes les parties de la Sicile et prit alors le titre de roi, sous le nom d'Antiochus. Rome envoya contre lui des troupes; mais il battit successivement quatre préteurs et un consul et ravagea une partie de la Sicile. Enfin, en 133, Calpurnius Pison marcha contre lui, le chassa de Messine et le força à se réfugier dans Tauroménium. Cette ville ayant été prise, Eunus parvint à s'échapper et se cacha dans une caverne, où il fut découvert. Conduit au consul romain, il fut emprisonné à Morgantia et y mourut peu après de la phthiriase.

EUNYCHIE s. f. (eu-ni-kî — du gr. *eu*, bien; *onux*, ongle). Entom. Genre de lépidoptères, de la famille des pyraliens, renfermant dix espèces européennes de petite taille, à ailes noires, quelquefois teintées de roux, et volant en plein soleil dans les lieux herbus.

EUODON s. m. (eu-o-don — du gr. *eu*, bien; *odous*, dent). Infus. Syn. de CHILODON.

EUOMPHALE s. m. (eu-on-fa-le — du gr. *eu*, bien; *omphalos*, ombilic). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, qui n'existe qu'à l'état fossile dans les terrains de transition : *La plupart des* EUOMPHALES *sont des coquilles lisses.* (Deshayes.)

EUOPHRYX s. m. (eu-o-frikss — du gr. *eu*, bien; *ophrus*, fierté). Arachn. Genre d'aranéides, réuni au genre atte ou attus.

EUOPLIE s. f. (eu-o-plî — du gr. *eu*, bien; *oplon*, arme). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des lamies, dont l'espèce type habite Assam.

EUOPS s. m. (eu-opss — du gr. *eu*, bien; *ops*, face, œil). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, dont l'espèce type habite l'Australie.

EUOSANTHE s. m. (eu-o-zan-te — du gr. *euosmos*, odorant; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'HOMORANTHE.

EUOSMIE s. f. (eu-o-smî — du gr. *eu*, bien; *osmê*, odeur). Bot. Syn. d'ÉVOSMIE.

EUOUAE. Mus. Abréviation formée par les voyelles des mots *seculorum amen*, que l'on note à la fin des antiennes pour indiquer le ton sur lequel on doit chanter le psaume suivant. Quelques archéologues, ignorant cette explication bien simple, ont voulu voir là le mot *évohé*, surnom de Bacchus.

EUPAGE s. m. (eu-pa-je — du gr. *eupagês*, solide, trapu). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant trois espèces qui vivent au Cap de Bonne-Espérance.

EUPALINUS DE MÉGARE, architecte grec, qui vivait dans le VIe siècle av. J.-C. Il travailla aux somptueux bâtiments de Polycrate, tyran de Samos, et construisit un aqueduc dont on a retrouvé des restes et qui était une des beautés de l'île. Il avait fallu percer une montagne de 1,500 mètres d'épaisseur pour amener l'eau d'une source jusqu'aux fontaines de la cité. On ne sait, au reste, presque rien sur cet artiste, un des plus célèbres de son siècle.

EUPARÉE s. f. (eu-pa-ré — du gr. *eu*, bien; *pareimi*, je parais). Bot. Genre de plantes, de la famille des primulacées, comprenant une seule espèce, qui habite l'Australie.

EUPARIE s. f. (eu-pa-rî — du gr. *eu*, bien; *pareia*, joue). Entom. Genre d'insectes pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, formé aux dépens des apho-